

Les flux de traduction de et vers l'arabe

par Richard Jacquemond (France) Université d'Aix-Marseille et CNRS, IREMAM¹

Les flux de traduction de l'arabe et vers l'arabe sont marqués par une logique relationnelle « Nord-Sud ». Si la traduction de l'arabe vers les langues européennes concerne principalement les œuvres littéraires et les ouvrages religieux, la traduction vers l'arabe souffre de l'absence de politique linguistique commune et de nombreuses barrières à la libre circulation du livre. Malgré tout, la quantité d'ouvrages traduits de et vers l'arabe a, depuis vingt ans, augmenté de façon spectaculaire.

The translation flows from Arabic and into Arabic language are tainted by a "North-South" relationship logic. If the translation from Arabic to European languages focused on literature and religious books, the translation in Arabic suffers from the lack of collective linguistic policy and from numerous obstacles to the free movement of books. Nevertheless, the quantity of books translated from and in Arabic has dramatically increased during the past 20 years.



¹ Cet article reprend largement, en les adaptant au format et au public de *Bibliodiversity*, les analyses que j'ai présentées dans la synthèse sur la traduction de et vers l'arabe, publiée dans *L'état des lieux de la traduction en Méditerranée*, un projet conduit par Transeuropéennes et la Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh pour le dialogue des cultures. Cette synthèse, ainsi que l'ensemble des études réalisées dans le cadre de ce projet, sont accessibles en ligne à l'adresse : www.transeuropeennes.eu/fr

Les flux de traduction de et vers l'arabe sont un bon révélateur des mécanismes qui régissent l'économie mondiale des échanges linguistiques, et plus particulièrement ce qu'on peut appeler les échanges Nord-Sud, s'agissant d'une des grandes langues non européennes, utilisée comme langue première ou seconde par plus de 300 millions de personnes dans le monde, unique langue officielle de 17 des 22 États membres de la Ligue arabe et l'une des langues officielles des cinq autres, ainsi que de trois États qui n'en font pas partie (Érythrée, Tchad, Israël); c'est aussi, depuis 1973, une des six langues officielles de l'ONU.

Un peu d'histoire pour commencer : c'est à la faveur d'un mouvement de traduction d'une ampleur sans précédent dans l'Histoire et qui s'est étendu sur un siècle environ, de 750 à 850 de notre ère (Gutas, 2005), qu'est née la science arabe – l'adjectif « arabe » désignant bien entendu la langue dans laquelle s'exprimait ce savoir et non l'appartenance « ethnique » des usagers de cette langue. Cette science arabe à son tour allait être traduite, en latin notamment, durant le Moyen Âge tardif et apporter une contribution majeure à la Renaissance européenne. Mais à partir de ce moment, pour des raisons complexes, la culture d'expression arabe se replie sur elle-même et n'est plus guère irriguée par les cultures qui l'entourent. Paradoxalement, il faudra attendre le XIX^e siècle et la confrontation coloniale

pour qu'elle connaisse sa propre renaissance (en arabe, *nahda* : il n'est pas indifférent que les intellectuels arabes aient alors choisi ce mot pour désigner le projet de modernisation de leur langue, de leur culture et de leurs sociétés). Cette renaissance passe notamment par un vaste mouvement de traduction en arabe, cette fois à partir des langues européennes et principalement de l'anglais et du français, langues des deux puissances coloniales qui dominent la région du début du XIX^e siècle au milieu du XX^e.

Mais dans le même temps, le rapport de force colonial puis postcolonial fragilise et compromet cette renaissance. Dans tous les pays arabophones, les élites intellectuelles, en particulier celles qui, par métier et vocation, comme dirait Max Weber, sont les plus dépendantes des savoirs et des techniques élaborés à l'étranger, sont bilingues ou trilingues : elles ont accès à ces savoirs et techniques dans la langue originale tout en étant capables de les transmettre ou les diffuser en arabe; mais parfois, et ce n'est pas rare, elles n'en ont pas les compétences. La situation linguistique varie beaucoup selon le contexte : d'un pays arabe à l'autre, d'un domaine à l'autre, d'un moment à l'autre (au gré des avancées et des reculs des politiques d'arabisation menées ici et là). Sans entrer dans le détail de cette histoire complexe, il suffit de rappeler que la Syrie est le seul pays

arabe où l'enseignement supérieur national a été entièrement arabisé, y compris en sciences, en médecine et dans les formations d'ingénieur. Inversement, on peut souligner les enjeux liés à la question du statut de la langue nationale dans les pays arabes en relevant que les deux pays où la « fracture linguistique » entre l'arabe et la langue étrangère dominante (le français en l'occurrence) est la plus marquée, à savoir l'Algérie et le Liban, sont aussi ceux qui ont connu les conflits internes les plus meurtriers après les indépendances.

Autrement dit, les échanges linguistiques de et vers l'arabe – tels qu'ils se donnent à voir dans les flux de traduction – ne sont pas dans une relation d'homothétie avec la circulation des savoirs, des idées et des œuvres entre les sociétés arabes et le reste du monde. D'une part, parce que dans un certain nombre de pays arabes, les intellectuels, écrivains, chercheurs locaux publient aussi, voire d'abord, en français ou en anglais (qu'ils le fassent localement ou directement à l'étranger), une partie plus ou moins importante des traductions qui se publient localement sont des « traductions internes », d'une langue en usage au sein du pays à l'autre. C'est en Algérie qu'actuellement la part de ces traductions internes dans le marché local est la plus importante. D'autre part, la domination coloniale a aussi pris la forme de la construction d'un champ intellectuel

« une partie plus ou moins importante des traductions qui se publient localement sont des “ traductions internes ”, d'une langue en usage au sein du pays à l'autre »

« le lecteur ordinaire désireux de s'informer sur les sociétés arabes a de grandes chances (neuf sur dix, précisément) d'acheter un ouvrage écrit en anglais ou en français plutôt qu'un ouvrage traduit de l'arabe »

et artistique, l'orientalisme, qui a permis aux puissances coloniales et plus largement à tous ceux qui se trouvaient dans une position de domination vis-à-vis des sociétés arabes, de légitimer l'idée que, comme le rappelle Edward Saïd en citant Marx, « ils ne peuvent pas se représenter, ils doivent être représentés ». Ce type de domination se prolonge et se renforce aujourd'hui du fait de l'inégalité des conditions de production des savoirs, des idées et des représentations entre pays développés, notamment d'Europe et d'Amérique du Nord, et pays arabes. Aujourd'hui encore, dans les marchés éditoriaux anglo-saxon, français, allemand, etc., le lecteur ordinaire désireux de s'informer sur les sociétés arabes, leur culture, leur histoire, ou de lire de la littérature qui les prend pour thème a de grandes chances (neuf sur dix, précisément) d'acheter un ouvrage écrit en anglais ou en français, que ce soit par un auteur européen ou par un auteur arabe ou d'origine arabe, plutôt qu'un ouvrage traduit de l'arabe. Or, cette production éditoriale intéresse beaucoup le public arabe, que ce soit parce qu'il y trouve des informations et des points de vue absents de la production écrite en arabe, une image de lui-même différente de celle dont il est familier, ou parce qu'il éprouve le besoin ou la curiosité de connaître l'image de lui-même qui circule à l'étranger (il en a d'autant plus besoin qu'il sait à quel point cette image est déterminante dans les rapports qu'entretient cet étranger avec lui). On évalue aujourd'hui à envi-

ron un quart ou un cinquième de l'ensemble des traductions en arabe ces traductions « inversées », dans la mesure où elles consistent moins dans l'importation de savoirs ou de représentations étrangers que dans la réappropriation de savoirs sur soi ou de représentations de soi-même produits à l'étranger et/ou dans des langues étrangères.

Autre expression de cet échange Nord-Sud inégal, la traduction de l'arabe vers les langues européennes est dominée par les œuvres littéraires (romanesques en particulier) et les ouvrages religieux. Les œuvres arabes les plus souvent traduites et retraduites sont deux textes anciens (le Coran et *Les Mille et une nuits*) et deux œuvres modernes, *Le Prophète* de Khalil Gibran (1923 – écrit originellement en anglais mais perçu comme une œuvre arabe) et *L'Immeuble Yacoubian* (2003 – cette fois l'original est bien arabe) de l'Égyptien Alaa El-Aswany, le premier et à ce jour le seul *best-seller* international (plus d'un million d'exemplaires vendus dans le monde) de la littérature arabe moderne. Dans la production arabe qui relève des sciences humaines et sociales, un titre se détache dans les traductions en langues européennes : la *Muqaddima* d'Ibn Khaldoun – œuvre exceptionnelle, écrite à la fin du XIV^e siècle, abondamment commentée tant dans le monde arabe qu'à l'étranger, traduite trois fois en français depuis le milieu du XIX^e siècle. Aucun penseur moderne contemporain d'expression arabe, que ce soit en philosophie, en histoire ou en sciences sociales,

ne s'est internationalisé de manière significative. Les intellectuels arabes les plus traduits de notre temps écrivent en anglais (Edward Saïd) ou en français (Mohamed Arkoun).

À l'inverse, vers l'arabe, comme dans toutes les langues périphériques (Heilbron, 1999), on tend à traduire tous les genres de livres: la littérature, les essais, l'histoire, les sciences humaines, la religion, etc., mais c'est la non-fiction qui domine de plus en plus, c'est-à-dire non seulement ce que les bibliographies classent dans les diverses sciences humaines et sociales, mais aussi tout ce que l'on appelle en français le « livre pratique ». En effet, une caractéristique du lectorat arabe est sa pratique plus utilitariste qu'hédoniste de la lecture. Cela se manifeste aussi par la présence relativement discrète, dans le marché du livre arabe, des genres très populaires que sont le roman policier, la science-fiction et la *fantasy*, ou la bande dessinée sous ses diverses formes. On traduit aussi beaucoup en arabe de livres de religion, mais il s'agit presque exclusivement d'ouvrages portant sur l'islam: en dehors des niches éditoriales étroites que représente l'édition pour les minorités arabes chrétiennes, on constate une absence d'intérêt massive du lectorat arabe pour les autres religions. Enfin, on tra-



duit très peu en arabe d'ouvrages scientifiques au sens des sciences exactes, y compris ce qui relève de l'économie (mais pas la gestion et le management, qui relèvent du livre pratique et ont le vent en poupe): ici, la rareté des traductions s'explique par l'inachèvement des politiques d'arabisation que j'évoquais plus haut: ayant été formés (et formant leurs élèves) en français ou en anglais dans les universités nationales, publiant leurs travaux dans ces langues, les ingénieurs, économistes et scientifiques arabes n'ont le plus souvent ni l'intérêt ni même la compétence linguistique pour publier en arabe.

En termes de langues d'origine en revanche, le marché arabe de la traduction n'est pas très différent des marchés européens. Comme eux, il est dominé par la production anglophone, première langue d'origine des traductions au Nord comme au Sud de la Méditerranée (plus de la moitié des titres traduits ici et là), à l'exception du Maghreb où, du fait du legs colonial, le français continue de dominer. Le français conserve aussi des positions fortes au Liban, en Syrie, et dans une moindre mesure en Égypte. Suivent l'allemand, l'espagnol et l'italien dans des proportions variables: là aussi, la traduction vers l'arabe reproduit *grosso modo* la hiérarchie dominante à l'échelle mondiale. Cette hiérarchie a peu évolué au cours des dernières décennies, à deux exceptions près. La

première est le recul important du russe comme langue d'origine des traductions à partir de 1991 – ici, le marché arabe suit une tendance quasi universelle. L'autre exception est plus originale: il s'agit de la percée des traductions du persan à partir des années 1990. Cette percée est liée à l'essor de l'édition chiite au Liban, mais pas seulement: en Égypte, pourtant très éloignée idéologiquement de l'Iran contemporain, le persan est, à égalité avec l'espagnol (9 % des titres chacun), la troisième langue d'origine des mille premiers titres du « Projet national de traduction » (1995-2007).

La traduction de l'arabe

Trois types de traductions de l'arabe, apparus successivement, coexistent aujourd'hui. Je les caractérise ci-dessous de manière idéal-typique.

Dans le modèle orientaliste, les médiateurs (traducteurs, éditeurs, directeurs de collection, etc.) sont plus ou moins fortement liés au champ universitaire de la société d'accueil. Le traducteur joue un rôle important dans les choix de traductions, qui sont déterminés par le point de vue académique (d'où notamment le primat donné aux œuvres classiques sur les textes contemporains). La poétique des traductions est marquée par les usages de l'orientalisme érudit: la précision philologique passe souvent avant l'élégance, le traducteur-savant glose abondamment le texte au moyen de notes, glossaires, préfaces, etc. Ces traductions touchent généralement un public des plus réduits, celui des spécialistes et de leurs étudiants. Ce modèle a joué un rôle central dans l'histoire de la traduction de l'arabe aux XIX^e et

XX^e siècles; il demeure de ce fait très prégnant et on en sent la marque dans de nombreuses traductions qui, par ailleurs, relèvent plutôt du deuxième ou du troisième type.

Le deuxième type, que j'appelle « prosélyte », est probablement le plus répandu aujourd'hui, dans ses deux versions politico-esthétique (traductions à dominante littéraire) et religieuse (notamment dans ce qu'on appelle l'édition islamique, en plein développement dans les pays européens où vivent des communautés musulmanes issues de l'immigration qui, le plus souvent, n'ont pas accès à la lecture en arabe). Dans ce modèle, les médiateurs sont moins liés au champ académique orientaliste, ils sont souvent issus des sociétés arabes ou liés à elles de diverses manières. Les éditeurs sont de petite taille, mus par un projet plus culturel qu'économique, ils sont souvent dépendants des aides publiques ou privées à la traduction. Les choix de traduction sont déterminés par une logique d'exportation (Sapiro, 2002), en ce sens que les médiateurs prennent autant en compte la valeur du texte dans sa culture source que son adéquation aux valeurs de la culture cible. Les traductions relevant de ce second modèle touchent un public un peu plus large, mais qui reste un public de niche (lecteurs liés à des titres divers au monde arabe pour les traductions « profanes », littéraires essentiellement; lecteurs musulmans pour les traductions d'ouvrages religieux). C'est le paradoxe de ce modèle prosélyte, qui ne prêche finalement que les convertis.

Enfin le modèle qu'on pourrait qualifier de « cibliste » en ceci qu'il est conforme

« on constate une absence d'intérêt massive du lectorat arabe pour les autres religions »



« la langue arabe vit et évolue dans un marché morcelé de plus de vingt États »

au fonctionnement du marché du livre traduit dans la culture cible : traducteurs travaillant davantage sur commande, éditeurs de type généraliste, choix de traduction davantage déterminés par une logique d'importation (primat de l'adéquation du texte traduit aux représentations dominantes dans le champ littéraire ou intellectuel d'arrivée), poétique des traductions qui tend à se conformer à la norme dominante (*target-oriented*) dans l'espace de réception. Ces traductions cherchent, et trouvent parfois, un public plus large, le « grand public » de la littérature traduite. D'une manière générale, les deux premiers modèles continuent de dominer la traduction de l'arabe en Europe et en Amérique du Nord. Cependant, le troisième, inexistant jusqu'aux années 1980, commence à se diffuser depuis. C'est en France qu'il est le plus présent, même s'il ne représente qu'une minorité des publications : les traductions littéraires, mais aussi de textes religieux ou relevant de la pensée en général (comme Ibn Khaldoun, déjà cité) parues chez Gallimard, Albin Michel, Flammarion, Le Seuil et surtout Actes Sud – chez qui il convient de différencier les traductions publiées sous le label Sindbad (éditeur spécialisé dans le domaine arabe et islamique, dont Actes Sud a racheté le fonds en 1995) qui se rapprochent du deuxième modèle, de celles publiées sous le seul label Actes Sud, qui tiennent davantage du troisième. On voit aussi ce dernier modèle émerger en Allemagne, en Italie, en Espagne, voire en Grande-Bretagne. Ailleurs (Pays-Bas, Scandinavie, Europe centrale et orientale), ce dernier modèle ne concerne que les traductions

d'auteurs arabes d'expression française (Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf) ou anglaise (Khalil Gibran, Edward Saïd), des éditions commerciales du Coran et des *Mille et une nuits* – les deux œuvres les plus traduites de l'arabe en Europe et dans le monde – et parfois le roman de Alaa El-Aswany *L'Immeuble Yacoubian* (2003).

En dépit de ces progrès, la réception demeure partout marquée par le paradigme orientaliste. La production littéraire arabe demeure associée à une série de représentations dominantes de cette culture, issues de l'orientalisme romantique (« l'Orient » comme lieu d'une altérité radicale, construite autour de quelques stéréotypes : despotisme, spiritualité, licence sexuelle) et réinterprétées dans le contexte contemporain (focalisation sur l'islam politique et la question féminine – pratiquement tous les ouvrages de sciences sociales traduits de l'arabe dans les grandes langues européennes portent sur ces deux thématiques). Les stratégies de diffusion (illustrations de couverture par exemple) continuent d'exploiter ce « fonds de commerce » (Leonhart Santini, 2006). Les œuvres littéraires sont présentées sur le mode du document ou du témoignage à valeur ethnographique ou politique et se voient dénier par là leur valeur proprement littéraire.

La traduction vers l'arabe

Le marché arabe de la traduction est étroitement conditionné par le rapport qu'entretient l'arabe avec les langues étrangères dominantes (français et anglais) dans les différents pays. Les politiques d'arabisation mises en place

après les indépendances n'ont abouti nulle part à une arabisation complète de l'enseignement, à l'exception notable de la Syrie. Un peu partout, les élites politiques et économiques ont utilisé les filières d'enseignement en français et/ou anglais pour assurer leur reproduction et perpétuer leur domination sur le reste de la société. Ces mêmes élites étant bien souvent les premiers acheteurs de livres, elles privilégient souvent la lecture dans la langue originale et contribuent ainsi à la marginalisation du livre arabe traduit. Ainsi, c'est dans les domaines où l'usage de l'arabe s'est le moins imposé que l'on traduit le moins : sciences et techniques, médecine, mais aussi psychologie, économie, gestion et commerce. Dans tous ces domaines, la traduction tend à se limiter aux ouvrages de vulgarisation et à l'abondante littérature de *self-help*.

La question de l'arabisation est compliquée par le fait que la langue arabe vit et évolue dans un marché morcelé en plus de vingt États, les uns (Maghreb) davantage sous influence francophone et les autres davantage tournés vers le monde anglophone (d'où une certaine incertitude terminologique, comme l'espagnol hésitant entre *ordenador* et *computadora*, mais à une plus grande échelle), sans politique linguistique commune, et qui mettent tous des barrières de divers ordres à la libre circulation du livre, d'où des difficultés supplémentaires dans la circulation des textes, des idées et des savoirs.

Le livre arabe traduit fait aussi les frais de l'état général de l'édition arabe, dominée par des entreprises de petite



taille et des organismes publics, les uns et les autres peu professionnalisés (au niveau de la production et à celui de la commercialisation), souvent peu respectueux du droit national et international de la propriété intellectuelle. Il fait enfin les frais de la faiblesse de toute la chaîne de distribution et de diffusion du livre dans les différents pays arabes (place réduite faite au livre dans les médias, faiblesse du réseau de librairies et de bibliothèques publiques, scolaires et universitaires).

Dans ce contexte difficile, diverses évolutions récentes sont encourageantes. Il y a une progression générale de la diffusion grâce aux nouveaux médias (vente en ligne, téléchargement, promotion du livre via les réseaux sociaux) et à l'apparition de librairies d'un type nouveau

l'arabe, qui se sont multipliés depuis le tournant du millénaire (Jacquemond, 2009). Ces divers programmes, en offrant aux traducteurs des rémunérations supérieures à celles du marché, contribuent à amener ou ramener à la traduction des intellectuels qui, à défaut, ne s'y investiraient pas, et ainsi à améliorer la qualité – souvent décriée – des traductions arabes.

Pour autant, les problèmes demeurent. Quantité de traductions « pirates » (sans accord de l'éditeur original) continuent de paraître. La responsabilité en incombe d'abord aux éditeurs de ces traductions, mais ils y sont parfois contraints par des éditeurs étrangers trop rigides et ignorants du contexte éditorial arabe. Le métier de traducteur reste très peu professionnalisé : il y a

nomène est massif en Arabie saoudite où la censure de l'écrit reste très forte).

À la faveur de ces évolutions récentes, le marché de la littérature traduite en arabe tend à se rapprocher des marchés européens (domination croissante du roman sur les autres genres, de plus en plus marginalisés, émergence du best-seller romanesque), mais conserve des traits originaux liés à son relatif sous-développement. La faible présence des genres à forte diffusion internationale (roman de gare de type Harlequin, policier, science-fiction, *fantasy*), que j'ai mentionnée plus haut, n'empêche pas le succès en arabe de deux *best-sellers* internationaux, Dan Brown et Paulo Coelho : les intrigues mystico-policieres du premier et la spiritualité d'accès facile du second semblent trouver

« Le métier de traducteur reste très peu professionnalisé : il y a des milliers de traducteurs occasionnels »

(ex. chaînes Diwan et Shuruq en Égypte, Jarir et Obeikan en Arabie saoudite, magasins multimédias Virgin à Beyrouth et ailleurs). Alors que la signature de contrats de cession de droits avec les éditeurs étrangers était rarissime il y a vingt ou trente ans, de plus en plus d'éditeurs arabes y recourent. Cette normalisation juridique est un signe parmi d'autres d'une certaine professionnalisation du métier d'éditeur dans les capitales arabes ; elle est aussi encouragée par le développement des organisations professionnelles et par les programmes publics ou parapublics, arabes et étrangers, de soutien à la traduction vers

des milliers de traducteurs occasionnels, il n'y a nulle part une organisation collective qui défende avec un tant soit peu d'efficacité leurs intérêts, et les rémunérations restent souvent dérisoires. Le travail éditorial reste très insuffisant voire inexistant dans l'édition publique comme privée, mais aussi dans certains programmes de traduction plus soucieux de quantité que de qualité. Corollaire en partie des problèmes précédents, le livre traduit pâtit de diverses formes de censure et d'autocensure (euphémisation, édulcoration, omissions, coupes) et à des degrés variables en fonction des conditions locales (le phé-

un écho particulier auprès du lectorat arabe. On peut relever aussi une certaine ignorance des modes et tendances dominantes dans les grandes littératures centrales : les récents *best-sellers* internationaux de la littérature française du type Muriel Barbéry, Michel Houellebecq ou Amélie Nothomb, ou les grands écrivains américains d'aujourd'hui, des avant-gardistes à la Thomas Pynchon ou Don DeLillo aux auteurs plus abordables comme Philip Roth et Cormac McCarthy, sont tous quasi inexistants en traduction arabe. *A fortiori*, les grands noms des littératures moins centrales sont encore plus méconnus du

« Au cours des deux dernières décennies, on aura assisté à un boom sans précédent, en termes quantitatifs au moins, de la traduction de et vers l'arabe »

public arabe et quand ils sont traduits, c'est souvent indirectement, à partir de leur traduction anglaise ou française.

Cette ignorance est compensée par une sorte de « religion du Nobel » : la plupart des lauréats du prix Nobel de littérature sont abondamment traduits. Ce retard marqué de la traduction littéraire en arabe s'explique par le provincialisme des éditeurs arabes, par la disparition du profil de l'écrivain-traducteur (excepté chez les poètes), et par la forte présence des universitaires spécialistes de littératures étrangères dans le secteur de la traduction littéraire (les universitaires privilégiant, comme partout, la littérature canonisée, classique et moderne, plutôt que la production récente). Signalons enfin la popularité exceptionnelle, auprès du lectorat arabe, de Gabriel García Márquez, probablement l'écrivain étranger canonique le plus vendu en traduction arabe depuis vingt ans.

En sciences humaines et sociales, la situation du livre traduit en arabe reflète d'une part les conditions locales de la reproduction du savoir (champ universitaire), de l'autre, l'état du champ intellectuel au sens large. Certaines disciplines (sociologie, histoire, linguistique et études littéraires) ou courants de pensée (d'une manière générale, ceux qui développent une critique de la domination occidentale) sont plus traduits que d'autres et l'on ne s'étonnera pas d'apprendre que Noam Chomsky et Edward Saïd sont les intellectuels américains les plus traduits en arabe. Leur popularité

s'explique à la fois par leur positionnement idéologique anti-impérialiste et pro-palestinien et par le fait qu'une partie importante de leurs écrits porte sur le monde arabe (et relève à ce titre de ce que j'ai appelé plus haut des « traductions inversées »). Dans le même sens, les auteurs d'expression française les plus traduits en arabe au cours des deux dernières décennies sont probablement l'islamologue d'origine algérienne Mohamed Arkoun et le romancier franco-libanais Amin Maalouf. Les choix de traduction reflètent, avec un temps de retard plus ou moins marqué et une certaine sélectivité, les modes intellectuelles dominantes dans les grands centres, en particulier les États-Unis : le structuralisme français et la French Theory ont dominé les années 1980 voire au-delà (Barthes, Foucault, Lévy-Strauss, Todorov, etc.), puis le champ intellectuel arabe a découvert Bourdieu et Ricoeur, tandis qu'aujourd'hui dominent les théories critiques anglo-saxonnes (études postcoloniales notamment).

On peut relever aussi – effet positif des multiples programmes de traduction lancés depuis une dizaine d'années – la plus grande place faite aux traductions de classiques et de textes fondamentaux, même si, en quantité, les manuels universitaires et les essais de vulgarisation sous leurs formes diverses continuent de dominer le marché.

Conclusion

Au cours des deux dernières décennies, on aura assisté à un boom sans précé-

dent, en termes quantitatifs au moins, de la traduction de et vers l'arabe. Pourtant, ce boom reste quasi invisible. Il est quasi invisible s'agissant de la traduction de l'arabe parce qu'elle occupe une place très marginale dans les grands marchés nationaux d'Europe et d'Amérique du Nord. Il est un peu plus visible dans le marché du livre arabe, mais à peine, car pour l'essentiel il n'a fait qu'accompagner une augmentation générale du nombre de titres publiés dans les années 1990 et 2000. En outre, cette évolution intervient dans un contexte où l'usage de l'arabe en tant que langue de production de la connaissance est fortement concurrencé, y compris chez ses locuteurs « natifs », par les langues étrangères dominantes, l'anglais d'abord et le français accessoirement. Dans ces conditions, il y a fort à parier que la situation décrite ci-dessus perdure, où l'arabe moderne continuera d'accueillir, péniblement, tardivement et de manière incomplète, les innovations en provenance des centres mondiaux de la création intellectuelle et scientifique, tandis que les seules productions originales arabes susceptibles de s'exporter continueront de relever soit de la création littéraire, soit de la pensée et de l'idéologie religieuses.



Références

GUTAS, Dimitri, 1998.

Greek Thought, Arabic Culture. The Graeco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early 'Abbasid Society. New York : Routledge. En français : *Pensée grecque, culture arabe. Le mouvement de traduction gréco-arabe à Bagdad et la société abasside primitive.* Paris : Aubier, 2005.

HEILBRON, Johan, 1999.

Towards a Sociology of Translation : Book Translations as a Cultural World-System. *European Journal of Social Theory*, volume 2, n°4, p. 429-444.

JACQUEMOND, Richard, 2009.

Translation policies in the Arab World: Representations, discourses, realities.

The Translator, volume 15, n° 1, p. 15-35.

LEONHARDT SANTINI, Maud, 2006.

Paris, librairie arabe.

Marseille : Parenthèses/MMSH.

SAPIRO, Gisèle, 2002.

L'importation de la littérature hébraïque en France : entre universalisme et communautarisme. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°144, p. 80-98.

Transeuropéennes et Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh pour le dialogue des cultures.

L'état des lieux de la traduction en Méditerranée [en ligne]•



Auteur



Professeur de langue et littérature arabes modernes à l'université d'Aix-Marseille, **Richard Jacquemond** est aussi chercheur à l'Institut de recherches et d'études sur le Monde arabe et musulman (IREMAM, Aix-en-Provence). Il a traduit près de vingt ouvrages de l'arabe. Il a résidé plus de quinze ans en Égypte où il a notamment dirigé le programme de traduction de la mission culturelle française (1988-1995) et préparé sa thèse de doctorat – dont une version éditoriale a été publiée en 2003 (*Entre scribes et écrivains. Le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Actes Sud-Sindbad) et traduite en arabe et en anglais. Ses recherches actuelles portent sur l'histoire et la sociologie de la littérature arabe moderne et des mouvements de traduction entre l'arabe et les autres langues.